Document généré le 24 avr. 2024 18:33

Vie des arts

Vie des arts

Lectures

Volume 33, numéro 131, juin–été 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/53891ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1988). Compte rendu de [Lectures]. *Vie des arts*, *33*(131), 76–77.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LECTURES

Les textures éternelles de la mort

Poèmes de Louky BERSIANIK et dessins de Graham CANTIENI, *Kerameikos*. Montréal, éd. du Noroît, 1987.

Kerameikos, nécropole antique d'Athènes, lieu d'immortalité dès le 10e siècle av. J.C., tire son nom de l'humble matière qui servait à la création de vases funéraires, l'argile «*keramos*». Ce somptueux cimetière, abandonné avant l'ère chrétienne, avait vu surgir des tombes, rehaussées de stèles et de statues qui connurent les fastes du siècle de Périclès. En inscrivant ce livre dans l'histoire du temps, Bersianik et Cantieni permettent que dans le déroulement temporel, l'oubli ne recouvre pas trop hâtivement ce fragment d'éternité.

Divisée en moments essentiels, cette œuvre/livre nous permet d'approcher par le biais de l'image et du texte poétique l'*urne*, la *stèle*, le *portail*, le *tombeau*, le *sarcophage* et les *ruines du futur*. Comme l'écrivait Bersianik autour de l'*urne*: «*...au premier jour du corps en cendres au commencement de l'abstraction ce qu'il occupait d'espace retourne à l'espace à l'ère taciturne aux flancs arrondis mon regard se heurte au pan muet des surfaces à la limite de la vision je ne sais plus si je dois naître aveugle si la pensée des ruines se meut encore dans la pierre*». Que reste-t-il si ce ne sont les secrets du souvenir qu'entoure la béance du vide que l'artiste a su reprendre, telle une fenêtre de lumière. Cet espace de blancheur semble méditer sur l'éphémérité de la présence. Pour toute facture, demeurent des lignes qui forment la douce patience du temps.

Cippe, stèle, colonne, songez que «*la mort est une statue de longue date dans un champ de potiers... horloge vide qui martèle le relais du silence... lettre de l'amour inachevé...*». La solitude de vos lambeaux témoigne de la durée du désir et le dessin qui l'entoure, tisse des lignes d'amour contre la disparition. Ces traits d'ombre qui recouvrent lentement la clarté, écrivent contre l'oubli le passage du regard. Cette main qui trace des nostalgies, luttre contre l'indifférence de la mémoire. Ce *portail* délabré qui mène vers les ténèbres de l'oubli, devient le miroir qui nous renvoie le visage de nos passés. Et ces traits noirs qui voilent les *tombeaux*, s'apparentent aux pleurs de la pierre que l'humidité des âges a transformé en linceul de vie.

«*...la mort est devenue anachronique archaïque l'horreur de mourir sur le bout de la langue d'un vieux millénaire trébuche la mémoire du futur...*». Ces champs de lumière qui réchauffent les ruines, font reculer l'ultime, pendant que les souffles du présent chantent la fertilité des futurs. Ces immenses rectangles blancs qu'a tracé l'artiste, baignent dans l'humus de l'immortalité. Cette éternité, l'art en construit les chaînons séculaires.

Qu'il suffise ici de redire la beauté de ce lien écriture/dessin. Et à quel point, *Kerameikos* est un plaisir, non seulement au plan visuel, mais à la fois, un bonheur d'écriture qui mène vers les terres éternelles du rêve.

Normand Biron

La beauté du texte

René PAYANT, *Vedute – Pièces détachées sur l'art, 1976-1987*. Préface de Louis Marin. Laval, Éd. Trois (Coll. Vedute), 1987, 685 pages.

L'ultime et unique ouvrage de René Payant, disparu à l'automne 1987, rassemble, sous forme de paysages *syncopés*, des textes pour la plupart publiés lors de la dernière décennie. Déjà vendu à plus de mille exemplaires[1], abondamment illustré de photographies, il est précédé d'une introduction de l'auteur et d'une préface (sur ses «promenades») d'un de ses maîtres à penser et collaborateurs, le sémiologue Louis Marin. Mentionnons quelques noms d'artistes québécois dont les œuvres ont mérité sa plume: Robert, Whittome, Granche, Ayot, Demers, Saulnier, Gaboury. Le recueil a été construit en sept sections (un chapitre, intitulé *L'Objet théorique art*, regroupe, par exemple, les articles ayant cerné ce problème). Les textes sont tirés de revues, telles *Art Press*, *Parachute*, *Spirale*, *Vie des Arts*, *Traverses*, *Trois*, *la Revue d'Esthétique*, et de quelques catalogues d'exposition, au Québec et à Paris. Outre les beaux titres (qui couvrent de beaux textes) que tous ceux qui s'intéressent à l'esthétique ont pu lire et relire au cours des récentes années, le théoricien a pensé publier ses inédits, dont *L'Art est un virus*. Signalons aussi un index des sujets, chose rarissime et d'un intérêt évident pour les étudiants. Mais, pour ceux que cette critique *esthétisante* a déjà apprivoisés, et peut-être même pour ceux avec qui René Payant n'avait pu clore un débat, l'atout fondamental du livre est l'introduction, qui est son dernier texte. L'universitaire y expose clairement ses idées usuelles, synthétise et réaffirme avec plus de conviction encore les positions controversées qui s'opposaient au déterminisme social (idéologique) en art, au traditionalisme (iconologique) en histoire de l'art ou au protectionnisme institutionnalisé de la critique. La thèse centrale porte sur l'autonomie et l'opacité de l'œuvre d'art (qui se passe de subjectivité créatrice), et le nécessaire inachèvement du commentaire critique (arrêt constructif et discret). Il faudra, bien entendu, attendre le jugement de l'Histoire pour évaluer la normativité des critères de cette critique séductrice qui se greffe allègrement aux sciences humaines et à la philosophie (*Banque d'opérateurs analytiques*, p. 21). Toutefois, il faut bien reconnaître la qualité d'aiguilleur de cet historien dans le désenchantement contemporain. Il restera toujours, çà et là – pour paraphaser Barthes qu'il aimait bien – la beauté du texte, de ses textes, aux sources de laquelle puisent déjà l'art et la critique de la prochaine décennie.

1. Les profits de la vente seront versés à la Société pour la Critique d'Art au Québec qui doit créer un Prix René-Payant destiné aux jeunes critiques.

Suzanne Foisy

La croissance de l'art gothique

Alain ERLANDE-BRANDENBURG, *La Conquête de l'Europe*. Paris, Gallimard (Coll. *L'Univers des formes*), 1987, 447 pages, 162 ill. en couleur et 68 en noir et blanc.

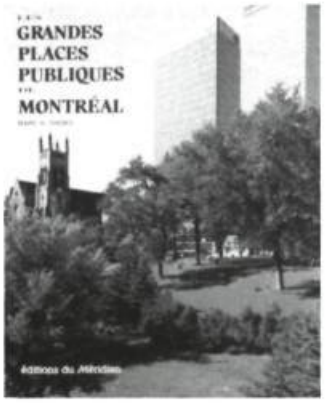
Cet ouvrage, le 34e de la collection, porte sur la période qui a suivi la formation du style gothique. Le texte d'une extrême densité – quelque quatre-vingt-cinq pages – traite de l'expansion de l'art gothique dans la plus grande partie de l'Europe, entre 1260 et 1380, l'Italie, à qui tout un volume sera consacré, étant exceptée. A cet égard, il convient de faire remarquer qu'il y a là un changement notable d'optique puisqu'on prétendait, encore récemment, que parmi tous les pays de l'Europe catholique, l'Italie était restée réfractaire au gothique.

L'auteur étudie successivement l'architecture rayonnante, notamment le cours particulier qu'elle suivit en Angleterre, et son évolution vers la nouvelle spatialité des églises à nef unique, la sculpture monumentale et privée (statues, figures tombales), la peinture et l'enluminure, le vitrail et les arts précieux (vases sacrés, reliquaires, retables, etc.). Il termine par une étude très détaillée sur le pouvoir que l'art a pris à Avignon, à Prague et à Paris (emblèmes royaux, roses d'or, etc.).

Les reproductions, admirablement choisies, font corps avec le texte au point qu'elles semblent en faire partie, qu'on les lit plutôt qu'on ne les regarde.

En bref, une œuvre magistrale. Elle est complétée par une documentation d'une cinquantaine de pages comportant des plans et des restitutions, un précieux tableau synchronique, une bibliographie, un dictionnaire-index, des cartes et une liste des sources iconographiques.

Jules Bazin



Des pigeons et des hommes

Marc H. CHOKO, *Les grandes places publiques de Montréal*. Montréal, Éd. du Méridien, 1987, 215 pages, nombreuses illus. en n/b.

A l'origine, Montréal est conçue comme un jalonnement de places publiques reliées entre elles par une série d'artères. L'urbanisation anarchique a vu disparaître ce concept à mesure que l'espace urbain s'étirait sur la campagne. Elle a vu disparaître aussi certaines de ces places (Dalhousie), d'autres survivre (square Victoria) et d'autres étouffrer (square Viger).

Dans son ouvrage sur les grandes places publiques de Montréal, Marc Choko n'en retient que quatre: la place d'Armes et les squares Victoria, Viger et Dominion. Son point de vue consiste à retracer l'historique de ces places en fonction de l'usage qui en a été fait au courant des années. Cette «histoire contextualisée», comme il définit sa démarche, permet selon lui de «... montrer l'importance historique des grandes places publiques dans le développement du centre de la ville de Montréal...»

Ainsi de la place d'Armes, qui retient ici notre attention, nous assistons au passage de sa fonction religieuse (elle est d'abord propriété des Sulpiciens), à une fonction commerciale puis carrément financière, quand au début du 19e siècle, la Banque de Montréal s'y installe. Tout au long du dernier siècle et demi, on assiste à un véritable jeu de chaise musicale que se livrent banques et compagnies d'assurance, jusqu'à la construction de la grande tour noire, en 1967.

Dans cette histoire en contexte, manque toutefois la dimension réellement publique du square, c'est-à-dire l'usage quotidien qu'en faisaient les gens et... les pigeons, la valeur de la place comme axe de circulation; autant de données qui permettent de faire une évaluation historique afin de dégager certains modèles pour l'avenir.

Jean-Claude Leblond

L'architecture comme enjeu théorique

Mesure pour mesure – Architecture et philosophie. Numéro spécial des *Cahiers du Centre de Création Industrielle*. Paris, Éditions du Centre Pompidou, 1987, 127 pages.

Penser l'architecture, voilà le projet de ce livre. Quinze textes abordent l'architecture de la théorie et la théorie de l'architecture sous toutes leurs coutures; philosophes et architectes se partagent l'espace: Anne Cauquelin, Bernard Tschumi, Benoît Goetz... Exercices théoriques de haute volée, ces écrits paraîtront rébarbatifs à qui ne manie pas avec aisance les concepts d'*arche*, d'*épistèmê* et de *doxa*.

Trois parties délimitent les champs d'analyse: Savoirs et Singularités, où l'architecture est donnée comme un savoir en crise. Écriture, Inscription, Mémoire interroge divers thèmes aussi éloignés que l'insertion de la notion d'oubli dans l'architecture, celle de la déconstruction de la conception hégélienne de l'architecture ou l'architecture comme métaphore de l'organisation de la mémoire. Présentation, Représentation, Dévoilement réfléchit la condition postmoderne, celle qui fait se confondre les manières dans la pratique actuelle.

Ce recueil diffuse les travaux de deux séminaires et d'un colloque organisés par le Collège International de Philosophie et le Centre de Création Industrielle. Ce genre d'ouvrage se caractérise toujours par le manque d'unité; son intérêt réside dans la diversité des approches, qui multiplie les facettes de l'objet étudié. Dans le cas présent, l'iconographie soignée s'ajoute à la rigueur des écrits. C'est un livre précieux pour le théoricien et pour l'architecte intéressé aux fondements de son métier.

Pascale Beaudet